

# Il y a 120 ans : la peste

Autor(en): **Ruchti, Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles**

Band (Jahr): **100 (2021)**

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-953534>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Il y a 120 ans : la peste

Marc RUCHTI\*

RUCHTI M., 2021. Il y a 120 ans : la peste. *Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles* 100 : 55-60.

### Résumé

Dans une conférence en 1899, le Prof. Galli-Valerio fait un tour d'horizon des épidémies de peste qui ont marqué l'Histoire. Une comparaison de ces épidémies avec la Covid-19 montre des différences notables, mais aussi des constantes humaines.

**Mots-clés:** Galli-Valerio, peste, Covid-19.

RUCHTI M., 2021. 120 years ago : the plague. *Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles* 100 : 55-60.

### Abstract

In 1899, Prof. Galli-Valerio gave a lecture about plague throughout History. A comparison between this disease and Covid-19 shows noteworthy differences, but human constancies as well.

**Keywords:** Galli-Valerio, plague, Covid-19.

## INTRODUCTION

Le 12 décembre 1899, Bruno Galli-Valerio, professeur à l'Université de Lausanne, prononce une conférence académique intitulée *La peste bubonique* qui est publiée dans le *Bulletin de la Société vaudoise des Sciences naturelles* (GALLI-VALERIO 1899). Ce texte prend un relief particulier aujourd'hui. En effet, certains aspects de ce tour d'horizon historico-épidémiologique rappellent les préoccupations présentes liées à la Covid-19. Par exemple, l'absence de traitement reconnu efficace, l'isolement des malades ou des localités touchées, la volonté de minimiser ou de nier la maladie à ses débuts, enfin, l'origine géographique de l'épidémie, Chine ou Inde pour la peste.

## DIFFÉRENCES

Les agents des deux maladies sont très différents. La peste est provoquée par une bactérie, soit un organisme unicellulaire autonome, appelé actuellement *Yersinia pestis* (env.  $2 \times 0,7 \mu\text{m}$ ) en hommage à son découvreur, Alexandre Yersin. Cette bactérie prolifère dans l'organisme infecté. Les formes pulmonaires sont rares. Alors que c'est un virus, une structure non cellulaire, le SARS-CoV-2 (env.  $0,12 \mu\text{m}$  de diamètre), qui est responsable de la Covid. Ce virus parasite nos cellules – en priorité celles des voies respiratoires – et se fait massivement reproduire par elles en les épuisant.

\* marc.ruchti@bluewin.ch

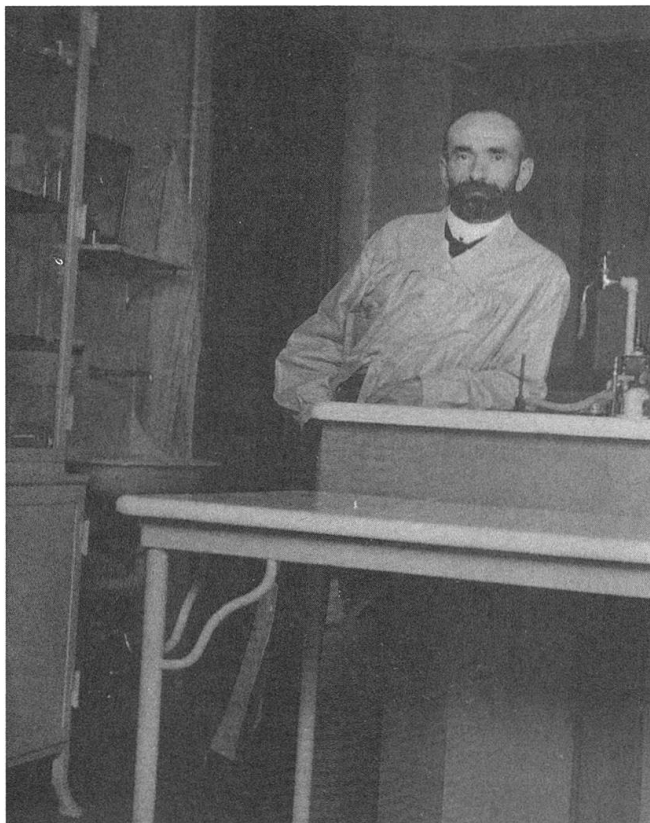


Figure 1. Bruno Galli-Valerio (1867-1943) dans son laboratoire en 1912. (Bibliothèque cantonale et universitaire – Lausanne, Fonds Bruno Galli-Valerio, IS 1923/X/3/5).

Comparativement, la mortalité due à la peste est énorme. Voici ce qu'écrit Galli-Valerio : « C'est en 1334 qu'elle éclata en Chine, gagna les Indes, la Perse, la Russie et en 1347 l'Europe entière. D'après Becker, en trois ans elle tua 25 000 000 d'hommes sur 105 000 000 d'habitants que l'Europe comptait. Les statistiques dressées par ordre de Clément VI fixent à environ 48 000 000 le nombre des victimes pour le monde entier. » Des chiffres dont on doit questionner la fiabilité. L'auteur indique ensuite que la peste est restée à l'état endémique en Europe jusqu'aux épidémies qui éclatent au XVII<sup>e</sup> siècle. « La ville de Londres perdit en 1665 plus de 68 000 personnes, [...] et Lausanne perdit en quelques mois, en 1613, plus de 2 000 de ses habitants<sup>1</sup>. » Il cite enfin 180 000 morts à Canton et 12 000 à Hong-Kong lors de l'épidémie de 1894, sans indiquer, hélas, la taille des populations.

Voyons la cinétique de propagation. Il a fallu une quinzaine d'années pour que la peste, partie de Chine, arrive en Europe, au pas des caravanes au XIV<sup>e</sup> siècle, alors que quelques semaines ont suffi pour que SARS-CoV-2 gagne toute la planète par avion !

Si l'auteur mentionne peu les voies maritimes<sup>2</sup>, il insiste sur le risque que représente le train qui permet de déplacer en quelques jours marchandises et passagers sur de très longues distances. Ainsi, « le danger d'importation [de la peste] par le Turkestan est augmenté depuis la construction de la ligne de chemin de fer qui, de Batoum sur la mer Noire, par Tiflis, va à

<sup>1</sup> Sur environ 5 000 âmes, soit presque la moitié !

<sup>2</sup> « Un navire anglais, qui avait chargé à Londres du grain des Indes destiné au Portugal, paraît avoir porté la peste à Oporto. » En juin 1899.

Bakou sur la mer Caspienne, et se prolonge de l'autre côté jusqu'à Samarcande. » Parlant d'un foyer de la maladie autour du Lac Baïkal, il ajoute « Ce foyer représentera surtout un danger pour l'Europe lorsque le Transsibérien se sera achevé. » Il fait la même remarque à propos d'une voie ferrée en construction entre l'Ouganda – autre foyer de peste – et Mombassa.

Il souligne que les processions religieuses, longtemps pratiquées en Europe comme pascées, ou les pèlerinages, sont des occasions de contamination à large échelle<sup>3</sup>.

Dès l'identification du bacille de la peste, les médecins tentent de soigner ou prévenir la maladie, soit par sérum anti-pesteux, soit par vaccin. « MM. Yersin, Calmette et Borrel, [...] après avoir démontré qu'en vaccinant des lapins avec des cultures de *B[acillus]. pestis* chauffées à 58° pendant une heure on pouvait en tirer un sérum préventif et curatif, essayèrent la même chose sur le cheval. » Mais la procédure est longue : « Il faut, en effet, un an à un an et demi pour obtenir d'un cheval un sérum efficace. En outre, les résultats sont défavorables si la sérothérapie n'est pas appliquée dès le début de l'infection. » De plus, des déconvenues se produisent, illustrant le danger des conclusions tirées de petits échantillons : « En 1897, Yersin appliquait à Amoi<sup>4</sup> son sérum. Sur 26 malades traités, il compta 24 guérisons. On s'empressa de proclamer que grâce au sérum antipesteux, la mortalité de la peste était tombée du 90 % au 7,6 %. » Un résultat spectaculaire qui ne sera pas reproduit. « Mais un vaccin beaucoup plus simple à préparer, et qui a été appliqué sur une vaste échelle aux Indes, est le vaccin Haffkine. [...] les inoculés ont présenté une mortalité de 1,6 % et les non inoculés de 24,6 %. » Il avait fallu attendre 3 ans. En 2020, une dizaine de mois seulement sépare le séquençage de l'ARN viral de la production des vaccins.

À noter que la distinction entre sérum, d'une part, et vaccin, d'autre part, n'est pas claire en ces derniers jours du XIX<sup>e</sup> siècle. Les deux termes semblent équivalents. Les anticorps, d'ailleurs, sont encore inconnus.

L'origine de la peste chez l'animal est reconnue dès 1894 : « La peste bubonique n'est pas une maladie exclusive à l'homme, mais une maladie qui frappe en même temps l'homme et certains animaux et qui se transmet des uns à l'autre. [...] À Canton, deux ou trois semaines avant les premiers cas de peste chez l'homme et même pendant l'épidémie, la mortalité des rats fut exceptionnelle, [...] Dans certains quartiers, on retrouva jusqu'à 22 000 cadavres de rats. [...] Suivant Ogata, à Formose<sup>5</sup>, on appelle la peste bubonique : maladie des rats. »

Citant deux médecins russes, Galli-Valerio écrit : « Presque chaque année, vers la fin de l'été, [...] sévit parmi les *Arctomys bobac* [actuellement *Marmota bobac*], rongeurs voisins de la marmotte habitant surtout les steppes voisines du lac Baïkal, une épidémie spéciale [...]. Les arctomys malades meurent tous, [...] dès qu'un homme touche à un animal malade ou mort, s'il le mange ou le dépouille, il s'infecte. L'*Arctomys bobac* a certainement pris la place du rat comme agent de dissémination de la maladie<sup>6</sup>. » Au contraire, actuellement, les chauve-souris pourraient être les réservoirs sains du SARS-CoV-2.

<sup>3</sup> « Mais là où la question religieuse s'en mêle, il est bien difficile d'obtenir quelque chose au point de vue de la prophylaxie. » Les temps ont changé.

<sup>4</sup> En Chine, actuellement Xianmen.

<sup>5</sup> L'île de Formose est occupée par le Japon depuis 1895. Son nom moderne est Taiwan.

<sup>6</sup> Le 20 juillet 2020, le journal *24 heures* signalait des cas de peste en Mongolie-intérieure par consommation de viande de marmottes.

Le passage de l'animal à l'homme fait cependant débat. Les chercheurs ne sont pas unanimes quant au vecteur de transmission de la peste. « M. Simond [...] aurait découvert le moyen par lequel les rats infectent l'homme. Il affirme, que c'est par les piqûres des puces des rats et des souris pestiférés qui passent sur l'homme. » Mais Galli-Valerio s'inflige à lui-même des puces de souris qui ne le piquent pas malgré un jeûne préalable de 48 heures.

Une différence d'échelle gigantesque existe en ce qui concerne la recherche sur la peste d'une part et la Covid d'autre part. Dans les années 1890, les scientifiques sur place sont peut-être une trentaine, ils sont européens et japonais. Le travail est effectué dans des laboratoires de fortune à l'aide de microscopes optiques à miroir, de la coloration de Gram et du bouillon de viande pour les cultures! Actuellement, ce sont des milliers de personnes qui travaillent dans des laboratoires sophistiqués à travers le monde. De plus, la diffusion des connaissances se fait maintenant en quelques minutes sur l'ensemble de la planète.

## ANALOGIES

La première de ces analogies est le déni initial de la maladie. « [Les médecins] devaient bien se garder de poser au début d'une épidémie le diagnostic de peste. Le peuple menaçait de les tuer. Le médecin L. Settala, qui fit le diagnostic de la peste à Milan en 1630, faillit être assommé. Tous ceux qui osaient parler de peste étaient insultés. [...] On cachait les malades, on corrompait les officiers de santé. On accusa Tadino et Settala d'avoir répandu le bruit de peste pour gagner de l'argent sur la peau du public. » Et Galli-Valerio de citer: « *D'abord donc, écrit à cet égard Manzoni, ce n'était pas de la peste, absolument pas, d'aucune façon, défendu même d'en prononcer le nom. Puis des fièvres pestilentielles; l'idée est admise en biais dans un adjectif. Puis ce n'est pas de la peste véritable, et pourtant c'en est, mais dans un certain sens; ce n'est pas précisément de la peste, mais une chose à laquelle on ne sait pas trouver un autre nom. Enfin, c'est la peste sans aucun doute, et sans discussion, [...]* »

On pense au Dr Li Wenliang, de Wuhan, inquiété par les autorités locales pour avoir partagé ses observations et appréhensions, jugées déstabilisantes, sur un réseau social et qui est mort de la Covid.

Que faire lorsque la maladie est reconnue? Alors comme aujourd'hui, on isole les malades ou les agglomérations touchées. Galli-Valerio donne l'exemple de Noia, petite ville des Pouilles, en novembre 1815: « La peste, encore méconnue, se répandit parmi les gens les plus misérables<sup>7</sup>... Puis toutes les classes de la société furent atteintes. [...] Les mesures énergiques prises par le général Mirabelli ont sauvé l'Europe du fléau: la ville de Noia fut entourée par trois fossés, [...] Tous ces fossés étaient gardés par des sentinelles. [...] Un malheureux qui essaya de les dépasser fut tué raide par plusieurs coups de fusil. Le 7 juin 1816, on observait à Noia le dernier cas de peste. »

Certains fuient sur des bateaux ou y vivent déjà et se trouvent donc *de facto* isolés. « Hodges a signalé le fait que dans l'épidémie de Londres, en 1665, sur 10 000 personnes qui s'étaient réfugiées sur des navires, sur la Tamise, pas une seule ne contracta la maladie. [...] À Canton, 80 000 Chinois habitaient sur des bateaux et parmi eux on n'observa aucun cas de peste. »

<sup>7</sup> Constatation qui reste, hélas, pertinente aujourd'hui.

Faute de mieux, des traitements farfelus sont proposés. « M. Morax cite le fait qu'en 1720, sur avis du conseil de santé de Lausanne, le magnifique seigneur baillival de cette ville ordonne qu'on ne fera plus d'huile de noix et on ne distillera plus de genièvre, parce que les noix et les grains de genièvre sont de bons préservatifs contre la peste. » L'an dernier, la saga rocambolesque de la chloroquine a manifesté une créativité similaire!

Galli-Valerio considère que la prévention est le plus sûr moyen d'enrayer les épidémies, « la lutte contre la peste bubonique doit être engagée plus par les mesures prophylactiques que par le traitement, [...] Empêcher l'embarquement et le départ des lieux infectés des contaminés, des malades ou des suspects et désinfection de tout ce qui peut transporter les germes. [...] Les premiers cas de peste seront immédiatement déclarés. Pour *aucune raison* on ne doit chercher à les cacher. Les pestiférés seront immédiatement isolés dans des hôpitaux spéciaux. Tous ceux qui ont eu des rapports avec les malades seront soumis à une surveillance au minimum de dix jours [...] » Cette dernière phrase aurait pu être rédigée aujourd'hui, de même que celle-ci: « car à la prophylaxie tous peuvent et doivent contribuer. » Mais il ajoute, « les cordons sanitaires sont absolument à repousser dans nos contrées. Ils n'ont d'autre résultat que de suspendre tout commerce et toute industrie, rendre plus forte la misère et augmenter de la sorte la réceptivité pour la peste. » Ce qui exprime la tension qui existait alors, comme aujourd'hui, entre activité économique et santé publique.

Enfin, Galli-Valerio remarque aussi la méfiance d'une partie du public à l'égard des laboratoires. Il relate un accident survenu à Vienne: « Le 22 octobre 1898, le gouvernement austro-hongrois communiquait [qu'un] "garçon de laboratoire à l'institut bactériologique s'est infecté, a contracté une pneumonie pesteuse à laquelle il a succombé le 18 octobre, après avoir été isolé. [...] Il n'y a pour le moment ni foyer épidémique, ni danger d'épidémie". Telle était la communication claire, précise, du gouvernement autrichien. Vous savez le bruit qu'on a fait sur ce malheureux accident. À entendre certains journaux, l'Europe allait être envahie par une épidémie de peste comme celle du XIV<sup>e</sup> siècle! [...] la peur atavique de la peste avait, l'année dernière, fait perdre la tête à bien des personnes. »

Dans les faits, la presse vaudoise s'est peu émue de l'accident. Seule la *Feuille d'Avis de Lausanne*, ancêtre de *24 heures*, rapporte l'événement jour après jour, succinctement, entre le 20 et le 31 octobre 1898. On ne trouve qu'une ou deux courtes mentions de l'affaire dans les autres journaux. Le *Journal de Morges*, par contre, consacre tout un article en première page de sa parution du 28 octobre aux bacilles et aux microbes (figure 2). On y lit: « Et vraiment une inquiétude vous prend lorsqu'on songe aux suites fatales que peut avoir la moindre imprudence. [...] Un coup de balai trop vigoureux brisant un bocal; une manipulation maladroite dans le transvasage des bouillons de culture; une précaution antiseptique négligée [...] À Paris, il y a deux ans à peine, on vola des lapins inoculés de typhus et de choléra. La chose fit grand bruit, mais il n'y eut pas de mal. [...] pour ne pas parler de la tentative criminelle de quelque anarchiste fin-de-siècle, à la bombe ordinaire substituant la bombe aux microbes, emportant les bocaliers pour les lancer à travers la ville. » On le voit, la fuite dans l'environnement de micro-organismes depuis les laboratoires de microbiologie suscitait déjà des inquiétudes.

## BIBLIOGRAPHIE

GALLI-VALERIO B., 1899. La peste bubonique. *Bulletin de la Société vaudoise des Sciences naturelles* 36: 23-70. *Feuille d'Avis de Lausanne* des 20, 21, 22, 24, 25, 28, 31 octobre 1898.



**PRIX D'INSERTION**  
10 centimes la ligne ou son espace. — Minimum : 40 centimes.  
15 ct. pour les annonces extra-cantonales. — 20 ct. pr les réclames.  
Les annonces d'origine étrangère au canton doivent être exclusivement adressées à l'Agence de publicité Haasenstein & Vogler.

**RÉDACTION ET ADMINISTRATION**  
Grande Rue, 1.  
**IMPRIMERIE F. TRABAUD**

**PRIX D'ABONNEMENT**

	1 an.	6 mois.	3 mois.
Suisse . . . . .	5 fr.	3 fr.	1 fr. 50.
Etranger . . . . .	5 fr.	3 fr.	2 fr. 50.

Prix du numéro : 5 ct. — On peut s'abonner aux bureaux de poste

**Bacilles et Microbes.**

C'est une nouvelle tout de même bien un peu inquiétante qui nous arrive de la capitale de l'Autriche. Je veux bien que toutes les mesures nécessaires soient prises, mais enfin il ne faut pas badiner avec ce monstre qui porte un nom à lui seul, terrifiant : la peste. Un infirmier décédé, deux autres mourants, le Dr Muller victime lui-même ; tout un personnel isolé et mis en observation. Ce sont là des choses pas drôles, si je puis décemment m'exprimer ainsi.

Et ceci nous amène tout naturellement à réfléchir au danger que peuvent présenter pour la sécurité publique tous ces laboratoires où l'on cultive l'infiniment petit — qui est aussi l'infiniment meurtrier, — où des hommes dévoués à la science affrontent journellement le contact avec tous les virus et toutes les pestilences.

L'institut de Vienne avait demandé un envoi de cultures à l'institut Pasteur de Paris, qui le lui avait aussitôt expédié. N'est-ce pas bien moderne, bien fin de siècle, cette « réduction » de la peste qui voyage en train express à travers l'Europe ? Et malgré soi, n'a-t-on pas un petit frémissement d'inquiétude à la pensée de ces hommes qui échantonnent ainsi, à distance, des substances plus dangereuses que tous les poisons réunis de toutes les officines pharmaceutiques ? Ce microbe, invisible à l'œil nu, qu'on a été chercher aux Indes, qu'on a soigneusement, amoureuxment presque, élevé, cultivé, multiplié à Paris et qui s'en va maintenant, par chemin de fer, en Autriche, en attendant qu'on le réclame en Amérique ou ailleurs... tout cela vous a quelque chose de merveilleux ou se mêle une petite pointe d'effroi, n'est-il pas vrai ?

Certes, je serais le dernier à protester contre ces travaux immortels, dont Pasteur fut l'instigateur génial. Les cultures microbiennes, tout comme la dissection dans les amphithéâtres, tout comme la vivisection même — si cruelle qu'elle soit — est une nécessité dans l'état actuel de cette science dont la faille n'existe que dans le cerveau d'un poncif Brunetière. Nous lui devons de merveilleuses découvertes, nous lui devons surtout, avant tout, cette admirable méthode de l'inoculation préventive et curative, qui a donné depuis quelques an-

nées, de si beaux, de si encourageants résultats.

Il n'en est pas moins vrai qu'à force de vivre en communauté journalière avec les germes morbides des maladies les plus terribles, les directeurs de nos instituts bactériologiques en arrivent peut-être à trop se familiariser avec l'ennemi invisible et implacable. Certes les précautions antiseptiques sont partout admirablement appliquées. Mais, peu à peu, les cabinets de cultures, d'abord réservés aux seuls professeurs, ont été ouverts aux étudiants. Des internes — parfois peu scrupuleux — y ont accès, manipulent les bocaux, époussettent les rayons, se déplacent sans précaution — j'allais dire sans respect — dans ce milieu où l'on cultive la mort.

On s'habitue aisément, trop aisément même au danger. Le soldat qui a reçu une première fois le baptême du feu marche, le front levé, sous le passage furieux de la trombe d'airain. Le mineur, accoutumé à son existence souterraine, en arriva à négliger les précautions les plus élémentaires. Il en est ainsi dans le domaine bactériologique. On a bientôt fait de secouer le petit frisson qui vous chatouille les reins lorsqu'une première fois on contemple, l'œil collé à l'oculaire du microscope, ces bâtonnets ou ces virgules, nageant dans un bouillon de culture, et qui ne sont autres que les infiniment petits mais impardonables promoteurs de la phthisie et du choléra morbus.

Et vraiment une inquiétude vous prend lorsqu'on songe aux suites fatales que peut avoir la moindre imprudence. Figurez-vous les armoires de ces cabinets isolés où, dans les bocaux divers les bouillons reposent. Voici le microbe de la peste, le bacille-virgule du choléra, celui du vomito negro, ou fièvre jaune, le microbe de la lèpre, le bâtonnet de la phthisie, celui de la diphtérie, les germes du typhus et du tétanos... Tous les maux de la terre représentés par l'invisible qui les transporte à travers les tissus de nos corps.

Et figurez-vous, alors, la moindre imprudence devenant si inévitablement fatale. Un coup de balai trop vigoureux brisant un bocal ; une manipulation maladroite dans le transvasage des bouillons de culture ; une précaution antiseptique négligée... Je laisse au lecteur le soin de mesurer le ré-

sultat.

Et il peut y voir pis encore. A Paris, il y a deux ans à peine, on vola les lapins inoculés de typhus et de choléra. La chose fit du bruit, mais il n'y eut pas de mal. Néanmoins, les Parisiens, en dépit de leur scepticisme, passèrent un mauvais quart d'heure. Eh bien ! qu'on se figure un accident, toujours possible : l'explosion, par exemple, d'une salle de laboratoire, pour ne pas parler de la tentative criminelle de quelque a narchiste fin-de-siècle, à la bombe ordinaire substituant la bombe aux microbes, emportant les bocaux pour les lancer à travers la ville. Voyez-vous des milliers de bacilles assassins répandus à travers l'atmosphère, empoisonnant la ville, infectant le pays ; un déchaînement soudain des pires maladies, une trombe de pestilences passant sur l'Europe épouvantée, défiant toute comparaison avec les plus atroces fléaux du moyen âge ?

C'est un rêve, j'en conviens, un rêve atroce, un prodigieux cauchemar. Mais un fait douloureux est là, nous le touchons du doigt, et il suffit pour qu'on impose un redoublement de surveillance, des précautions toujours plus grandes.

(La Suisse.) F. DE SPENGLER.

**MORGES**

**Pour les protestants de Bremgarten.**

Depuis 1897, il se fait chaque année, à l'occasion de la fête suisse de la Réformation, dans toutes les églises réformées de la Suisse une collecte destinée à la communauté évangélique où le secours est le plus pressant. La première de ces collectes a produit env. 30,000 fr. et a permis la construction d'une chapelle évangélique à *Belinzona*. La collecte de cette année est destinée à *Bremgarten*, petite ville catholique du canton d'Argovie, qui fut protestante au 16<sup>me</sup> siècle, mais qui, après la mort de Zwingli, est redevenue catholique. L'industrie moderne y a attiré un groupe de 800 protestants, possédant déjà un pasteur et un presbytère, mais célébrant son culte dans une ancienne chapelle abandonnée et presque ruinée. Il s'agit d'aider ces confédérés peu fortunés à bâtir un temple modeste, mais convenable.

Le comité vaudois des protestants dissé-

minés n'a pas cru pouvoir demander aux autorités compétentes une collecte générale dans nos temples, le premier dimanche de novembre, fête de la Réformation. Il espère toutefois que les chrétiens réformés de Vaud participeront en quelque mesure à cette œuvre de solidarité évangélique et fédérale. On est prié d'adresser directement les dons à M. de Perrot, pasteur à Morges, président du comité vaudois de secours en faveur des protestants dissimulés, ainsi qu'à M. le pasteur Curchod ou aux membres du conseil de paroisse, avant le 15 novembre prochain.

**Famille.** — A propos du concert de M. Jaques Delacroze, un abonné nous prie de reproduire les strophes suivantes, tirées d'une pièce intitulée « Famille », et dont la simplicité même rend l'accent vraiment tragique :

Il nous quitte dès le matin  
Et s'en va visiter les pintes  
Pour y boire des tas d'absinthies ;  
Il dit que ça lui fait du bien.  
Le soir, revenant de bamboche,  
Il n'a plus d'argent dans sa poche,  
Mais il s'en fiche comm' de ça...  
C'est mon papa.

Quand il boit trop, il est taquin  
Et se met dans une colère !  
Il envoi tout faire lanlaire,  
Il dit que ça lui fait du bien.  
Il casse tout dans sa chicane  
Et nous donne des coups de canne :  
Il est content quand il nous bat...  
C'est mon papa.

Ne se plaignant jamais de rien,  
Elle bâche et peine à toute heure ;  
Très souvent je la vois qui pleure,  
Je crois que ça lui fait du bien.  
Puis elle coud la nuit entière  
Pour gagner un petit salaire ;  
J'entends pleurer même en dormant...  
C'est ma maman.

**En champ !** — Le bétail est en fête. L'homme lui accorde pour quelque temps la liberté d'aspirer le grand air, de se frôler avec satisfaction contre les arbres des vergers, de s'ébattre dans le trèfle, enfin de voir que le monde ne se borne point à l'étable et à ses mouches importunes. Le cortège de sonnailles qui parcourt nos villages, matin et soir, y apporte depuis quel-

Figure 2. Page de titre du Journal de Morges du 28 octobre 1898 ; www.journaldemorges.ch.